HAL open science

Discours de réception du prix Einhardt de la biographie européenne

Emmanuelle Loyer

To cite this version:

Emmanuelle Loyer. Discours de réception du prix Einhardt de la biographie européenne. Remise du prix Einhardt, Fondation Einhard (Einhard Stiftung), Mar 2019, Seligenstadt, Allemagne. hal-03585682

HAL Id: hal-03585682

https://sciencespo.hal.science/hal-03585682v1

Submitted on 23 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

Discours de réception du prix de la biographie européenne "Einhardt zu Seligenstadt", 16 mars 2019

Emmanuelle Loyer, Sciences Po, Centre d'Histoire (CHSP), Paris, France

Monsieur le Maire de Seligenstadt, Monsieur le Président de la Fondation "Einhart zu Selignestadt", Mesdames et messieurs citoyens de Seligenstadt,

Vous me voyez très émue de recevoir, en votre présence, ce prix prestigieux auréolé du nom d'Einhard - en France, on dit Eginhard - qui retentit en Europe comme un des grands noms de l'intellectualité médiévale pour avoir, après le service du Prince, écrit, en cinquante pages, une *Vie de Charlemagne* qui reste, aujourd'hui encore, une des principales sources de nos connaissances sur le premier, et finalement le seul, empereur européen : Charles le Grand mort en 814. Pétri de culture classique, ce geste biographique qui installe Charlemagne en conquérant et pacificateur, réformateur de l'Eglise et rénovateur de la vie laïque, couronné par le Pape en 800, invente un genre à mi-chemin entre l'inspirateur ancien Suétone et sa *Vie des douze Césars* et le discours hagiographique des Vies de saints que le christianisme médiéval nous a donnés à profusion. Einhard écrit ce précis de philosophie de l'histoire, celui des grands hommes, dans un monde christianisé où il vécut en clerc itinérant entre les différents monastères bénédictins de Maastricht, Saint-Cloud, Pavie, Saint-Wandrille de Normandie, enfin Saint-Marcellin et Saint-Pierre de Seligenstadt, sa patrie natale et votre ville. Se dessine ainsi une carte de l'Europe, mythologiquement fondée entre Rome et Jérusalem, que recouvre presque entièrement, et pour la seule fois de son histoire, un Empire plus ou moins unifié. Cette Europe franque ne dure que peu de temps

puisque l'Empire de Louis le Pieux sera disloqué par les relations conflictuelles régnant entre ses fils. Au cours des siècles suivants, l'Europe s'installe progressivement dans un système politique privilégiant un équilibre instable d'états concurrents, connectés, se faisant la guerre et organisant la paix lorsqu'elle est devenue nécessaire comme en 1648 dans les traités de Westphalie.

Europe carolingienne, Europe westphalienne, Europe napoléonienne…. Cette Europe qui, au cours des siècles de la modernité politique et industrielle, a grandi en puissance, a étendu sa curiosité et son *imperium* sur d'autres territoires, dans le monde entier, va se fracasser durant deux conflits mondiaux au XXe siècle qui est le siècle de Claude Lévi-Strauss - même s'il ne l'aimait pas et a constamment voulu s'en échapper, par la pensée, la rêverie mais aussi l'investissement dans la discipline ethnologique.

Europe, biographie, grand homme. La liste de mes aînés, récipiendaires du prix, décline cette triade, chacun à sa manière. Le "grand homme" peut être un grand soldat, un monarque ou un homme politique contemporain ; il peut être un écrivain ou un artiste, il est plus rarement un savant comme c'est le cas pour Lévi-Strauss. On comprend pourquoi : difficile d'imaginer ce que peut être la biographie d'un "social scientist" représentant d'une ethnologie structurale ennemie du récit biographique, pour qui la singularité de l'individu est souvent le masque des règles du monde social, invisibles à l'œil nu, et pourtant le cœur de la réalité ! Peut-on alors faire l'histoire d'un phénomène avec des outils méthodologiques contraires aux objets étudiés ? En fait, l'ethnologue Claude Lévi-Strauss considère avec beaucoup d'attention les "récits de vie indigènes" qui constituent, d'après lui, un idéal de restitution du monde des Indiens. Peut-être fallait-il donc juste le considérer comme un indigène lui même, indigène de sa propre société ! C'est ce que j'ai tenté de faire : non pas écrire les faits et gestes d'un grand homme mais traverser le siècle de Lévi-Strauss, les mondes de Lévi-Strauss, dont la vie et le travail combinent les échelles et les identités, les temps et les lieux, entre Ancien et nouveaux mondes, entre l'Europe humaniste du XVIe

siècle qui, avec Montaigne et Jean de Léry, découvre une humanité autre avec un mélange de "fraîcheur" et d'inquiétude, le monde citadin du XIXe siècle, celui auquel le jeune Lévi-Strauss, pourtant né en 1908, est rattaché de toutes ses fibres affectives et qu'il reconnaît en lisant Honoré de Balzac et Marcel Proust ; enfin le court XXe siècle des guerres - la première comme la seconde affectent sa famille - et de la crise du Progrès qui va s'exprimer d'une manière admirable dans *Tristes Tropiques* pour finir dans un XXIe siècle - Lévi-Strauss meurt en 2009 - où il est plus contemporain que jamais, en raison même de l'écart qu'il maintient avec son présent, exerçant son "regard éloigné" sur beaucoup d'enjeux du monde d'aujourd'hui : les relations entre les hommes et les animaux, les nouvelles parentalités, les questions écologiques et de développement…A chaque fois, son irrévérence à l'égard de nos *credo* est tout à fait saisissante. Comme dit sa femme Monique Lévi-Strauss, "on ne sait jamais ce qui va sortir de sa bouche".

C'est de cet intellectuel grave et excentrique, inquiet et rêveur, esthète de la culture et de la nature que je voudrais maintenant vous entretenir, en évoquant une image qui nous ramènera à cette Europe du XVe et XVIe siècle, celle qui vient de "découvrir" l'Amérique. Nous sommes à l'automne 1989, alors qu'une exposition "Les Amériques de Claude Lévi-Strauss" est programmée au Musée de l'Homme. Lévi-Strauss a pris pied dans une pirogue indienne en cèdre rouge en compagnie de pagayeurs Haïda (population de Colombie britannique) et cette pirogue remonte la Seine depuis Rouen jusqu'à Paris. Il faut imaginer la scène … et la puissance politique de son impact, puisque cette fois, ce sont les Indiens qui viennent à la rencontre des Blancs. Cette lente remontée du passé inverse donc les termes de la découverte et de la terrible rencontre du XVIe siècle qui a inauguré la disparition des mondes amérindiens. Ce qui a été fait peut être défait. Le passé fait retour dans un présent qui peut, parfois, être rédempteur. C'est l'optimisme mesuré que prodigue l'œuvre de Lévi-Strauss.

Le fracas de l'Histoire, Lévi-Strauss le vit dans une biographie épousant le long XXe siècle et ses épisodes de tourment : l'exil pendant les années de la Seconde guerre mondiale où il est proscrit par les lois antijuives du régime de Vichy.

Lévi-Strauss n'essentialise pas la catastrophe du siècle, la "Shoah", l'Holocauste, la destruction des juifs pendant la Seconde guerre mondiale (quel que soit le terme que l'on utilise). Il dit au contraire, de façon très iconoclaste aujourd'hui, que ces catastrophes arrivent régulièrement dans l'histoire de l'Humanité ; en tout cas, lui et les siens vont subir celle là.

Sa biographie est donc chahutée par la Seconde guerre mondiale et avant cela, l'Affaire Dreyfus dont ses parents lui ont parlé (il est né en 1908) et qui fait partie de la mémoire familiale, la Première guerre mondiale bien sûr qu'il vit en enfant patriote à Versailles chez son grand-père maternel, grand rabbin de la synagogue.

L'anthropologue au "regard éloigné" est d'abord un jeune homme qui prend à bras le corps son présent - les années 20 puis 30 - en tentant de l'infléchir par la voie révolutionnaire : c'est un militant socialiste avec des options idéologiques radicales mais qui ne fut jamais tenté par le bolchevisme.

A la fin des années 1930, alors que son socialisme a été remplacé, et comme relayé, par la quête ethnologique, il revient du Brésil en 1939 pour entrer dans une drôle de guerre qui le mènera finalement, en raison de son judaïsme, sur les chemins de l'exil aux Etats-Unis, à New York plus exactement où il arrive en juin 1941. A l'époque, il s'appelle Claude L. Strauss afin de ne pas être confondu avec les *blue jeans* ! L'exil new yorkais, de 1941 à 1947, est certes un épisode crucial d'ouverture et dont le jeune anthropologue saura tirer profit, enrichir sa palette et son monde intellectuel et existentiel, c'est aussi, sur le moment, une longue angoisse et une séparation douloureuse notamment de ses parents à qui il écrit chaque semaine et dont il ne sait pas grand chose.

Face à cette histoire bousculée, il oppose un tempérament intellectuel qui rejoint l'histoire des jeunes sciences sociales pour voir dans la science une mise en ordre du monde. Plus généralement, le processus de connaissance que Lévi-Strauss a

décrit dans *Tristes Tropiques* est pour lui une sorte d'épiphanie où le sensible et l'intelligible se rejoignent dans le dévoilement d'une réalité profonde : la réalité du réel. On touche le roc. Ainsi, en 1949, dans son premier grand travail de thèse : : *Les Structures élémentaires de la parenté*. Ce livre monstre (une bibliographie dépouillée de plus de 7000 ouvrages) entend débrouiller le fouillis des coutumes en matière de mariage et d'alliance, y compris les plus aberrantes, pour y voir clair c'est à dire percevoir des "règles" de parenté que l'anthropologue va tenter de réunifier dans un schéma simple articulé autour de la prohibition de l'inceste. L'immense diversité des réponses données par les sociétés sauvages est donc interprétée comme une variation rationnelle (il s'agit de vaincre la passion endogamique et de vivre en société dans une relative stabilité) sur cette seule règle. J'insiste ici sur le fait que l'important n'est pas l'unicité de la règle mais la diversité des réponses.

On ne prend jamais un conjoint au hasard même si on se l'imagine : c'est au cœur de l'intimité et du choix personnel que Lévi-Strauss pose l'existence de règles sociales inconscientes, comme Freud a tenté de les découvrir dans les rêves au niveau individuel. Dans tout son travail, Lévi-Strauss conçoit la quête scientifique comme une recherche des "Rules of the Game" - le grand jeu du monde social - dont l'ordre caché est défait par l'Histoire.

Ce qui est plus intéressant, c'est que ce désir de mise en ordre du monde, Lévi-Strauss le voit à l'œuvre non seulement dans nos sociétés occidentales ayant conquis la rationalité et le discours scientifique mais aussi bien dans ce qu'il va appeler la "pensée sauvage" dans un livre qui fait date (en 1962) précisément parce qu'il effectue ce rapprochement iconoclaste - et sacrilège pour beaucoup de ses collègues et amis savants.

Au fond, ce qu'il appelle la pensée sauvage, c'est cet appétit de compréhension totale de l'univers par l'étude des plantes, des animaux, des constellations, des roches comme le fait de les regrouper, de les opposer, de les distinguer, et qui composent un exercice de pensée universel. La mythologie amérindienne, dans

son ensemble, est saisie par l'anthropologue non comme un ensemble de fables sans queue ni tête mais comme des récits ayant vocation à donner une réponse totale à une série de problèmes qui se posaient aux humanités du début : Pourquoi l'alternance du jour et de la nuit ? Comment l'un peut naître de deux (dans la reproduction) ? Pourquoi la mort ? Quelle est la bonne distance entre les hommes et les femmes, entre la terre et le ciel, etc ?

Dans les 4 volumes qu'il va donner régulièrement durant les années 1960 et qui forment le monument des *Mythologiques*, ces sociétés amérindiennes se caractérisent par une immense quête d'intelligibilité. Les mythes expliquent "pourquoi, différentes au départ, les choses sont devenues comme elles sont, et pourquoi elles ne peuvent pas être autrement. Parce que, précisément, si elles changeaient dans un domaine particulier, en raison de l'homologie des domaines, tout l'ordre du monde se trouverait bouleversé[1]".

Plongé dans les mythes amérindiens auxquels il donne une dignité intellectuelle, CLS nourrit un rapport compliqué à son présent qu'il n'aime guère - je l'ai déjà dit. Grand esthète, fils de peintres, il n'apprécie plus l'art dit moderne, celui des cubistes, des fauves et de tous les "ismes" qui ont suivi - seule exception à cette répugnance généralisée : sa fidélité au mouvement surréaliste dont il fut un compagnon de route durant les années new yorkaises. En refusant la figuration, l'art moderne dissout l'objet et enregistre une inéluctable perte du monde, qui se solde bientôt par une communication de plus en plus limitée avec un public qui, au fond, ne le comprend plus. Lévi-Strauss loue, au contraire, l'authenticité de l'art pratiqué dans les sociétés exotiques où il est une part importante de la vie sociale, compris par tous et porté par quelques uns dans le souci de transmettre des gestes et des techniques ancestraux. Ainsi, l'art de la vannerie auquel il rend hommage dans ce qui est quasiment son dernier texte. Cette esthétique prône un retour au

[1] DPDL, p. 195.

"métier perdu" et salue les artistes qui, comme Anita Albus, ont participé d'un mouvement de ressaisissement de ce patrimoine de gestes et de savoirs d'une richesse étourdissante afin de faire œuvre nouvelle - non dans la rupture mais dans une forme de prolongement. Comme l'écrit Lévi-Strauss : "Qu'on le sache ou qu'on l'ignore, on ne chemine jamais seul sur le sentier de la création".

Il est tout aussi excentrique sur le plan politique et idéologique. Là où la modernité historique semble avoir apporté les fruits les plus féconds, à savoir la démocratie politique et les droits de l'homme, Lévi-Strauss, très tôt, fait entendre sa voix critique : selon lui, l'humanisme a failli à sa tâche en constituant le règne humain en règne séparé et absolu. Il n'a pas mis fin, bien au contraire, aux massacres et aux procédés d'extermination et aujourd'hui plus encore qu'hier pèse sur nous l"angoisse de vivre en société" d'autant plus prégnante que la population augmente : "N'est-ce pas le mythe de la dignité exclusive de la nature humaine qui a fait essuyer à la nature elle même une première mutilation dont devaient inévitablement s'ensuivre d'autres mutilations?". Ainsi il propose de promouvoir un humanisme plus général fondé sur les "droits du vivant" où règne humain, règne animal et règne végétal doivent cohabiter comme ils le font dans l'univers des mythes amérindiens. Un chasseur indien ne peut se livrer à une razzia et tuer impunément des animaux en dehors de ceux nécessaires à son alimentation car ceux-ci, dotés des mêmes attributs que les hommes, se vengeront. Le chasseur sera d'une manière ou d'une autre châtié. C'est cette harmonie, cet équilibre entre les différentes formes du vivant que la société industrielle a compromis. Cette vérité, aujourd'hui évidente, fut rarement formulée avec une telle force : "En ce siècle où l'homme s'acharne à détruire d'innombrables formes vivantes, après tant de sociétés dont la richesse et la diversité constituaient de temps immémorial le plus clair de son patrimoine, jamais, sans doute, il n' a été plus nécessaire de dire, comme font les mythes, qu'un humanisme bien ordonné ne commence pas par soi-même, mais place le monde avant la vie, la vie avant l'homme, le respect des autres êtres avant l'amour-propre ; et que même un séjour d'un ou deux millions

d'années sur cette terre, puisque de toute façon il connaîtra un terme, ne saurait servir d'excuse à une espèce quelconque, fût-ce la nôtre, pour se l'approprier comme une chose et s'y conduire sans pudeur ni discrétion". *Origines des manières de table*, (1968)p. 422. C'est cette pure identification au frissonnement de la vie, à la nature toute entière, qui fait l'admiration de Lévi-Strauss pour Jean-Jacques Rousseau dont il fait le "fondateur des sciences de l'homme" - par sa capacité d'empathie avec tout ce qui n'est pas lui, son sentiment de pitié qui découle de la faculté d'identification à autrui.

Cette fatigue du Progrès qu'analyse Lévi-Strauss et que nous vivons aujourd'hui avec une cruelle intensité, il la pointe grâce à sa façon de ne pas adhérer aux vérités de son temps. Les sociétés passées et les sociétés sauvages ont fourni des réponses à des problèmes qui sont aussi les nôtres. Il est bon de les connaître si ce n'est de les reprendre à notre compte, afin de nous éprouver dans la singularité de notre trajectoire historique.

C'est visible dans les textes d'intervention qui ont été publiés de façon posthume et qui sont branchés sur l'actualité la plus brûlante, par exemple, la procréation artificielle, les nouvelles parentalités et filiations, les maladies épidémiques, les rapports avec les animaux… Le titre du recueil d'articles de *La Repubblica*, "Nous sommes tous des cannibales" exprime un geste profond de la politique lévi-straussienne et vise à résorber le double grand Partage qui a fondé la modernité : entre eux et nous ; entre la nature et la société.

Lorsqu'il pense le traitement de la maladie de Cretutzfeld-Jacob ou l'épidémie dite des vaches folles nourries de farine animale dans le cadre d'un "cannibalisme élargi" (la greffe comme ingestion et les vaches transformées par les hommes en cannibales), ce n'est pas pour nous faire horreur mais au contraire pour démystifier et banaliser le cannibalisme dans la catégorie de "cannibalisme élargi".

De même, avec les problème de procréation artificielle qui font l'actualité de notre aujourd'hui : insémination artificielle, don d'ovule, prêt ou location d'utérus,

congélation d'embryon, fécondation *in vitro* avec spermatozoïdes provenant du mari ou d'un autre homme et un ovule provenant de la femme ou d'une autre femme. Il écrit dès 1986 : "Les enfants nés de telles manipulations pourront donc, selon les cas, avoir un père et une mère comme il est normal, une mère et deux pères, deux mères et un père, deux mères et deux pères, trois mères et un père, et même trois mères et deux pères quand le géniteur n'est pas le même homme que le père, et quand trois femmes interviennent : celle donnant un ovule, celle prêtant son utérus et celle qui sera la mère légale de l'enfant...[2]". Il n'y a pas là matière à dérouter l'ethnologue. Sur tous ces sujets, il a beaucoup à dire car les sociétés qu'il étudie, bien que ne maîtrisant pas les techniques de procréation artificielle, en ont produit des "équivalents métaphoriques[3]" pour régler les mêmes problèmes, de stérilité notamment. D'une certaine façon, les ethnologues sont même les seuls à ne pas être complètement désarmés devant les nouvelles réalités de la procréation artificielle permises par la science biologique. Pourquoi ? Parce que, répond Lévi-Strauss, les peuples étudiés par les ethnologues séparent le plus souvent la paternité biologique de la paternité sociale, ils bricolent leurs propres montages de parenté avec beaucoup d'inventivité ; enfin, l'engendrement et la filiation sont distincts et beaucoup de ces sociétés ne cherchent aucune vérité sur l'engendrement, contrairement à la nôtre qui en est obsédée[4].

Lévi-Strauss était donc un homme, comme beaucoup d'entre nous, habité par un ou plutôt des passés (la préhistoire, la Renaissance, le XIXe siècle). Il les vit moins comme des âges d'or ou des objets de mélancolie que comme des étincelles pour faire exploser les certitudes d'aujourd'hui. Etre activement contemporain, c'est dessiner, au delà des illusions de notre modernité, un humanisme véritablement réconcilié, celui qui englobe toutes les formes du vivant, et auquel

---

[2] CLS, "Trois grands problèmes contemporains :, la sexualité, le développement économique la pensée mythique", L'Anthropologie devant le monde moderne, p. 64.

[3] CLS, "Problèmes de société : excision et procréation assistée", p.94.

[4] Cf. également F. Héritier, "La cuisse de Jupiter. Réflexions sur les nouveaux modes de procréation", *L'Homme,* n°94, avril-juin 1985, p. 5-22.

l'Europe et le monde entier aspirent de façon plus urgente encore aujourd'hui qu'hier. L'Europe, terre nourricière du premier humanisme du XVIe siècle s'honorerait de le mettre en actes. Déjà en 1973, alors que Lévi-Strauss vient de recevoir le Prix Erasme à Amsterdam, l'ethnologue précise le message propre que l'ethnologie transmet à l'Europe occidentale, si elle veut bien l'entendre : "tempérer sa gloriole et lui inspirer le désir de nouer des rapports plus sages avec l'univers". Il ajoute : "une telle volonté de réforme resterait impuissante faute de grandes décisions qu'il faudrait savoir prendre et faire respecter collectivement, c'est à dire en construisant l'Europe". De la Renaissance carolingienne à l'humanisme renaissant et de celui-ci à l'humanisme réconcilié de l'ethnographie, Claude Lévi-Strauss s'inscrit en bonne place dans la cohorte de ceux qui, honorés par votre prix, ont ainsi contribué à cette aventure critique européenne où la sagesse et l'empathie, la pudeur et la pitié ont été les sentinelles vigilantes du principe de connaissance.